

# Le crépuscule des héros

par Anne-Lise Polo

*Les amants des prostituées  
Sont heureux, dispos et repus ;  
Quant à moi, mes bras sont rompus  
Pour avoir étreint des nuées.*

*C'est grâce aux astres non pareils,  
Qui tout au fond du ciel flamboient,  
Que mes yeux consumés ne voient  
Que des souvenirs de soleils.*

*En vain j'ai voulu de l'espace  
Trouver la fin et le milieu ;  
Sous je ne sais quel œil de feu  
Je sens mon aile qui se casse ;*

*Et brûlé par l'amour du beau  
Je n'aurai pas l'honneur sublime  
De donner mon nom à l'abîme  
Qui me servira de tombeau.*

*Les plaintes d'un Icare,  
Charles Baudelaire*

Quelle est la source de l'héroïsme ? Dans sa préface à *Vol de nuit*<sup>1</sup>, Gide écrit : « L'homme ne trouve point sa fin lui-même, mais se subordonne et sacrifie à je ne sais quoi qui le domine et vit en lui. »

L'épopée de l'air va constituer l'occasion exemplaire du surpassement de soi, au delà de la peur, des dangers de l'inconnu et de la nuit. Mais ce je ne sais quoi qui pousse l'homme à agir comme si quelque chose dépassait en valeur la vie humaine, qu'est-ce donc ?

---

<sup>1</sup> Éditions Gallimard, Paris, 1931.

« Il existe peut-être quelque chose d'autre à sauver de plus durable ; peut-être est-ce à sauver cette part de l'homme que Rivière travaille ? Sinon l'action ne se justifie pas. »

À la suite de Gide, certains ont vu dans Saint-Exupéry l'auteur d'une épopée grandiose où l'homme, dépassant ses propres limites, atteint la stature du héros. Or cette lecture méconnaît l'aspect peut-être le plus essentiel de *Vol de nuit* et qui lui confère, selon Paule Bounin, sa plus grande profondeur et sa plus grande originalité : pour Saint-Exupéry, le thème véritable de *Vol de nuit*, c'est la nuit<sup>2</sup>. Mais le statut de la nuit est encore l'aventure suprême, dans laquelle s'élanche une chevalerie nouvelle.

L'œuvre de Saint-Exupéry ne propose pas un mode d'emploi de l'héroïsme, elle interroge le sens de l'existence de l'homme. Tout est construit sur des doutes profonds, parfois entrecoupés de lueurs de vérités. La nuit et la lumière s'opposent comme le ciel s'oppose à la terre, l'avion à la maison, le temps à l'éternité. Saint-Exupéry cherche constamment ce qui justifie l'homme en tant qu'homme, ce qui lui donne sa valeur. Et parce qu'il pose ces questions, il lui arrive de retrouver les accents des grandes épopées. *L'Aviateur*, *Courrier Sud* ou *Vol de nuit* paraissent avant tout traversés par l'impossibilité du retour. L'aviateur dans le ciel est en exil de sa propre vie. Quand je serai grand, je serai un conquérant et je reviendrai chargé de gloire prendre pour maîtresse celle que j'ai aimée, nous dit le narrateur de *Courrier Sud*. Pourquoi désillusionner le novice si avide de connaître l'ivresse de l'action ? Tout retour est impossible dans l'œuvre de Saint-Exupéry. Ou alors il tient du miracle comme dans *Pilote de guerre*, ou la mort elle-même constitue le chemin du re-

---

<sup>2</sup> Notice à *Vol de nuit*, dans *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1994, p. 951-962.

tour comme dans *Le Petit Prince*. « *Qu'as-tu appris plus tard à courir le monde Jacques Bernis ? [...] Quel homme pensais-tu être devenu et pourquoi ce désir de le confronter avec le fantôme d'un gamin tendre ?* »

Peut-être que cette quête de l'homme qui le conduit à refuser la vie par désir d'éternité est finalement absurde. Certes, éclate un faible rire, celui d'un homme qui se moque de lui-même et de ses peurs. Un rire unique dans toute cette œuvre. Le Petit prince ne sourit jamais. Les hommes affrontent la mort avec plus de courage qu'ils n'affrontent la vie. Or la vie est une confrontation constante avec l'inconnu et l'inconnu épouvante les hommes. La mort est la seule grande certitude.

Au refus de la vie qui traverse aussi bien *Courrier Sud* que *Pilote de guerre*, s'oppose la conscience que la vie est le seul bien de l'homme. Cet autre sens donné à la vie, cette vérité-là, fait peur. Elle révèle au pilote, alors qu'il plonge dans les remous et la nuit, que la paix existe quelque part sur cette terre. Il faut donc la repousser, sinon tout l'ordre de l'action risquerait de s'effondrer.

Plutôt la mort que la vie donc. La mort est toujours grandiose, la vie toujours petite. Elle seule va faire du pilote un être de lumière. Lui qui n'a rien vu des lumières de sa vie terrestre, va trouver celle des étoiles vers lesquelles il monte. Fabien, enveloppé de lumière, et lumière lui-même, pense avoir gagné les limbes étranges de l'autre côté de la vie. Il a choisi sa destinée. Cela fait-il de lui un héros ? Non. Un ange peut-être. Mais ses ailes ne sont pas les siennes. Et sa main, encore aux commandes, est une main aveugle et impuissante. Apparaît un visage, celui de la femme transfigurée par l'amour, celui de la vie. Cette vérité, il l'a repoussée lui aussi. Dors, a-t-il dit à sa jeune épouse

avant de partir. Seul l'amour permet à l'homme de comprendre que l'éternité n'existe que dans la vie même.

Rivière-le-Grand, Rivière-le-Victorieux est impuissant, lui qui ne peut rien opposer à ce sens de la vie, à cette vérité, sauf quelque chose qui reste inexprimable et inhumain. L'éternel voyageur est cloué au sol, aussi exilé et ridicule que l'albatros sur le pont du navire :

« Ce voyageur ailé comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid ! »

Rivière, privé d'ailes, n'aura pas comme Fabien l'éternité en partage. Il ne lui reste qu'une mort absurde, une mort médiocre, la maladie qui rampe et le tue à petit feu : « *Tant de travail pour aboutir à ça ! J'ai cinquante ans ; cinquante ans j'ai rempli ma vie, je me suis formé, j'ai lutté, j'ai changé le cours des événements et voilà maintenant ce qui m'occupe et me remplit, et passe le monde en importance... C'est ridicule.* »

### **De la grandeur de l'homme : la machine héroïque**

Quel est donc ce Graal qui justifie toute l'entreprise du vol de nuit ? Une logique marchande. Il faut lutter de vitesse avec la concurrence. Conquérir l'aube, traverser la nuit pour que le courrier suivant parte à son tour. Pour Rivière, pour la compagnie qu'il sert, c'est une question de vie ou de mort. L'ennemi, ce n'est pas la nuit, mais le temps. Ce qui dépasse l'homme, ce pourquoi il affronte tant de périls, tient à quelques sacs qu'on transborde d'un avion à l'autre et qui arriveront à destination coûte que coûte. Pour que la chaîne, de Toulouse à Buenos Aires, ne soit pas rompue. Un homme veille dans la nuit, quelque part le long de la

ligne, pont entre les hommes. La nuit unit les hommes qui veillent, mais cette veille apparaît inutile.

« [La logique économique], dans une société, assure cette société elle-même, définit les limites, juge en ultime instance, organise un monde humain où l'on peut vivre, donne les répartitions et, en particulier, permet à chacun de se reconnaître comme être humain ayant une place dans cette société. [...] Mais, si on essayait de tirer le fil et de voir ce qu'il y a en dessous, jusqu'où cela mène et jusqu'à quels choix profonds et peut-être inconscients, comme disait Foucault, de l'être humain, on verrait pourquoi l'homme occidental n'a pu tenir debout qu'en courant et de plus en plus vite. [...] Et pourquoi nous, encore une fois, nous ne pouvons envisager de ralentir. Nous sommes des accélérateurs. D'où cela vient-il ? De la Grèce, du christianisme, de la modernité, de l'effondrement de l'idéologie ? »<sup>3</sup>

Nous sommes des accélérateurs moins par héritage que parce que nous avons oublié qui nous sommes. Nous vivons tous étrangers à nous-mêmes. Nous avons perdu la conscience de notre corps et nous ne savons même plus penser. L'action ne justifie que des pensées rudimentaires, celles qui dirigent l'action. Est-ce cela l'héroïsme, la tête vide et le sang bourré d'adrénaline ? Comment parler du héros quand l'homme s'efface devant la machine ? Depuis la révolution industrielle, l'homme a trouvé un substitut à l'effort exigé par le dépassement de soi. La machine lui confère une puissance prodigieuse, sans commune mesure avec sa petitesse : il peut y oublier sa faiblesse. Il n'y a plus d'aventure humaine concevable hors de l'exploit technique. L'homme a créé des avions, des voitures, des tanks, des mitrailleuses, des obus, des canons, des missiles... Et ce tas de ferrailles entassées les unes sur les autres, ferait une tour bien plus haute que celle de Babel. Mais il n'y a plus de

---

<sup>3</sup> Maurice Bellet, « De l'exclusion comme symptôme », in Derenne et Deutsch (dir.). *La fragmentation sociale. Enjeux et perspectives*, Economica. Paris, 1995 p. 169-180.

Dieu pour s'en émouvoir et pour abattre sur notre arrogance les foudres de sa colère divine. Comme il ne peut trouver sa puissance dans son corps, l'homme s'ingénie à la trouver hors de lui.

« Si nous croyons que la machine abîme l'homme, c'est que, peut-être, nous manquons un peu de recul pour juger les transformations aussi rapides que celles que nous avons subies. [...] Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. Nos courses d'avions n'ont point d'autre sens. Celui-là monte plus haut, court plus vite. Nous oublions pourquoi nous le faisons courir. La course, provisoirement, l'emporte sur son objet. Et il en est toujours de même. »

Curieuse inversion désormais qui nous amène à traiter nos machines avec un soin jaloux, à leur donner des noms, à en faire des extensions prodigieuses de notre propre corps, et qui en même temps voit le corps de plus en plus comme une machine, une mécanique dont il faut changer les pièces de temps en temps. Saint-Exupéry nous plonge au cœur de cette métamorphose hallucinante.

« Je suis un organisme étendu à l'avion. L'avion me fabrique mon bien-être, quand je tourne tel bouton qui réchauffe progressivement mes vêtements et mon oxygène. [...] Et c'est l'avion qui m'alimente. Cela me paraissait inhumain avant le vol et, maintenant, allaité par l'avion lui-même, j'éprouve pour lui une sorte de tendresse filiale. »

Le corps est devenu outil. Puis, il n'est plus rien du tout, il n'est qu'illusion et encombrement. Dans l'épreuve, le corps éprouve, refuse, se couvre de sueur, perd conscience, lutte et ne veut pas mourir. Mais celui qui se loge dans l'acte, devient l'acte lui-même. Le feu a fait tomber la chair.

« Mon corps je me fous bien de toi ! Je suis expulsé hors de toi, je n'ai plus d'espoir, et rien ne me manque ! Je re-

nie tout ce que j'étais jusqu'à cette seconde-ci. Ce n'est ni moi qui pensais, ni moi qui éprouvais. C'était mon corps. Tant bien que mal, j'ai dû, en le tirant, l'amener jusqu'ici, d'où je découvre qu'il n'a plus aucune importance. »

Parce que l'homme occidental ne croit pas réellement en l'immortalité de l'âme, il préfère qu'on lui donne un corps en état de marche, ici et maintenant. Nous sommes tous des Frankenstein.

« Un tube en caoutchouc me relie à l'avion, tout aussi essentiel que le cordon ombilical. L'avion entre en circuit dans la température de mon sang. L'avion entre en circuit dans mes communications humaines. On m'a ajouté des organes qui s'interposent en quelque sorte, entre moi et mon cœur. De minute en minute, je deviens plus lourd, plus encombrant, plus difficile à manier. Je vire d'un bloc et, si je me penche pour serrer des courroies ou tirer sur des fermetures qui résistent, toutes mes jointures crient. Mes vieilles fractures me font mal. »

Peut-être y a-t-il ici la clé qui explique l'impossibilité pour l'homme moderne de concevoir le moindre héroïsme devant la vie réelle. L'homme ne se mesure plus qu'à un espace qu'il a découvert, conquis, façonné. Du haut du ciel d'où il ne peut plus rien voir des détails de la vie, il se croit affranchi. La machine nous a fait découvrir le vrai visage de la terre, nous apprend la ligne droite. Dans *Terre des hommes*, Saint-Exupéry nous livre enfin un témoignage sans hésitation, sans doute apparent. Cette terre donne enfin la mesure des hommes, parce qu'elle lui résiste et que c'est quand il se mesure avec l'obstacle que l'homme se découvre lui-même. Mais ce constat plein de certitudes ne dure pas. Moment éphémère dans l'œuvre. Avec *Le Petit prince*, plus de ligne droite, l'essentiel est la servitude du jardinier, la recherche de la source dans le désert... C'est qu'entre temps, n'est-ce pas, la terre s'est vue menacée d'être étouffée par les

racines des baobabs... L'homme ne se mesure plus à la nature. Le seul ouragan véritable qui le met en face d'un déchaînement de forces qui le dépasse, c'est la guerre.

### **La guerre comme expérience intérieure, dialogue imaginaire<sup>4</sup>**

*Ernst Jünger.* Il est très rare que l'ennemi nous apparaisse en chair et en os [...], bien que seule nous en sépare une mince bande de champs labourés tant et plus [...] Nous en arrivons presque à oublier que nous nous battons contre des hommes. L'hostile se manifeste en déployant une force gigantesque et impersonnelle, en destinée assenant ses coups de poing à l'aveugle.

*Saint-Exupéry.* La terre est vide. Il n'est plus d'homme quand on observe de dix kilomètres de distance. Les démarches de l'homme ne se lisent plus à cette échelle. Nos appareils photos à long foyer nous servent ici de microscope. Il faut le microscope pour saisir, non l'homme – mais il échappe encore à cet instrument – mais les signes de sa présence, les routes, les canaux, les convois, les chalands. L'homme enseme une lamelle de microscope. Je suis un savant glacial, et leur guerre n'est plus, pour moi, qu'une étude de laboratoire.

*E.J.* Oui, lorsqu'on est là couché sur un billard, qu'on se sent exposé sans la moindre protection, on ne peut guère comprendre qu'un autre assis au sec et en sécurité, puisse prendre sous son feu, sans une once de pitié ni compassion, cible facile. [...] Mais lorsqu'on est soi-même voluptueusement planqué derrière la mitrailleuse, le grouillement qu'on a devant soi n'est guère plus qu'une

---

<sup>4</sup> Le dialogue qui suit met en parallèle des citations tirées de *Pilote de guerre* avec d'autres empruntées à Ernst Jünger, tirées de *La guerre comme expérience intérieure*, Christian Bourgois, Paris, 1997.



*danse de moucheron.*

**S-E.** [...] *je fais mon métier. Je n'éprouve rien d'autre que le plaisir physique d'actes nourris de sens, qui se suffisent à eux-mêmes. Je n'éprouve ni le sentiment d'un grand danger (j'étais autrement inquiet en m'habillant) ni le sentiment d'un grand devoir. Le combat entre l'Occident et le nazisme devient, cette fois-ci, à l'échelle de mes actes, une action sur des manettes, des leviers et des robinets. C'est bien ainsi.*

**E.J.** [...] *de tout le non-sens d'un processus extérieur parfaitement insensé, ressort une vérité rayonnante : la mort pour une conviction est l'achèvement suprême. [...] La cause n'y fait rien, tout est dans la conviction. On peut bien mourir enfoncé dans une erreur indubitable : c'est ce qu'on pouvait faire de plus grand. [...] La folie et le monde ne font qu'un, et qui mourut pour une erreur n'en reste pas moins un héros.*

**S-E.** *Désormais chaque explosion me paraît, non nous menacer, mais nous endurcir. [...] Et je ne vis point dans l'attente de la mort pour la seconde qui suit, je vis dans la résurrection, au sortir de la seconde qui précède. Je vis dans une sorte de traînée de joie. Je vis dans le sillage de ma jubilation. Et je commence d'éprouver un plaisir prodigieusement inattendu. C'est comme si ma vie m'était, à chaque seconde donnée. Comme si ma vie me devenait à chaque seconde plus sensible. Je vis. Je suis vivant. Je suis encore vivant. Je suis toujours vivant. Je ne suis plus qu'une source de vie. L'ivresse de la vie me gagne. On dit « l'ivresse du combat... » C'est l'ivresse de la vie !*

**E.J.** *Nous le devons à la guerre, ce besoin de plonger dans les fibres les plus infimes de notre être dans la vie, pour l'appréhender dans sa splendeur intégrale. Pour cela, il faut connaître la pourriture, car seul qui connaît la nuit peut apprécier la lumière.*

**S-E.** *Il faut que la signification de la mort équilibre la mort.*

*Les hommes se battent-ils bien ou mal ? C'est la question même qui n'a point de sens !*

*E.J. La lutte est une façon d'être qui reste ce qu'elle est, mais on peut l'ennoblir par l'esprit chevaleresque. Et de sa manifestation la plus puissante, la guerre, il en est comme des religions. L'humanité paie des dieux en grand nombre, en chaque Dieu la vérité s'exprime sous une forme particulière.*

*S-E. Je crois que le culte du particulier n'entraîne que la mort – car il fonde l'ordre sur la ressemblance. Il confond l'unité de l'Être avec l'identité des parties. Et il dévaste la cathédrale pour aligner les pierres. [...] Tout cela est absurde. Rien n'est au point. Notre monde est fait de rouages qui ne s'ajustent pas les uns aux autres. Ce ne sont point les matériaux qui sont en cause, mais l'Horloger. L'Horloger manque.*

*E.J. Cela fait une éternité que je suis dans cette tranchée. Une telle éternité que mes sens se sont éteints en moi l'un après l'autre, que je suis devenu un morceau de nature qui se perd dans l'océan de la nuit. Par intermittence, une pensée allume dans mon cerveau un chaînon de lumières et refait de moi, pour une brève durée, un être conscient.*

*S-E. Ça s'aggrave, mais je suis à l'intérieur des choses. Je dispose de tous mes souvenirs et de toutes les provisions que j'ai faites, et de toutes mes amours. Je dispose de mon enfance qui se perd dans la nuit comme une racine. J'ai commencé la vie sur la mélancolie d'un souvenir... Ça s'aggrave, mais je ne reconnais rien en moi de ce que je pensais ressentir face à ces coups de griffes d'étoiles filantes.*